



La guerre autrement : apprentis luthiers à Mirecourt entre 1914 et 1925

Hélène Claudot-Hawad

► **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. La guerre autrement : apprentis luthiers à Mirecourt entre 1914 et 1925. Musée de la lutherie et de l'archèterie françaises. La musique malgré tout, Musée de la lutherie et de l'archèterie françaises, pp.55-71, 2014, 978-2-9527312-0-1. <halshs-01026134>

HAL Id: halshs-01026134

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01026134>

Submitted on 20 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La guerre autrement

Apprentis luthiers à Mirecourt entre 1914 et 1925

Hélène Claudot-Hawad¹

« C'était la guerre de 14, et ils étaient tous partis, à quelque chose près ». Par ces mots, Pierre Enel² explique pourquoi il n'a pas commencé immédiatement son apprentissage de luthier à Mirecourt alors qu'il avait 12 ans. Pour la majorité des enfants, en effet, l'entrée dans la vie active se faisait juste après le certificat d'études. Mais en 1915, tous les hommes valides avaient été mobilisés pour la Grande Guerre débutée un an plus tôt. Aussi, beaucoup d'ateliers de lutherie étaient fermés et la transmission du savoir par les maîtres luthiers réputés n'était plus assurée. Pierre Enel était orphelin. Son orientation professionnelle avait été décidée par son oncle, le luthier Charles Enel, établi à Paris. Ce dernier ne voulait pas que son neveu « aille dans les grandes Maisons comme chez Laberte ou Thibouville », c'est-à-dire dans les manufactures qui « faisaient de la série » et où « d'ailleurs, il n'y avait presque plus personne » non plus. C'est dans ces circonstances qu'à 12 ans, après avoir quitté l'école, Pierre Enel commença à travailler avec ses frères comme ferblantier. Une année plus tard, le 4 juillet 1916, il entra en apprentissage chez le luthier Léon Mougenot, « réformé » selon son ancien apprenti ou, plus exactement, démobilisé à cette date puisque – suivant les précisions apportées par Philippe Dupuy³, son

¹ Anthropologue, Directrice de Recherche au CNRS, UMI3189.

² Entretien réalisé en juin 1982 à Mirecourt. Toutes les citations de cet article proviennent des enquêtes orales menées auprès d'anciens luthiers nés à la fin du XIXe siècle ou au tout début du XXe siècle. Pour une présentation de ces enquêtes et l'accès aux entretiens, voir le site des *Carnets de la phonotheque* [<http://phonotheque.hypotheses.org/ganoub/le-metier-de-luthier>] et l'ouvrage : *Etre luthier au début du XXe siècle. Catalogue d'enquêtes orales* par Hélène Claudot-Hawad et Véronique Ginouvès, Presses Universitaires de Provence, 2013, 66 p.

³ Communication personnelle, 2013.

neveu-, Léon Mougenot avait servi comme infirmier à Toul.

A Mirecourt, oublier la guerre était difficile. La physionomie de la ville s'était métamorphosée. La cité tranquille était devenue un carrefour de circulation intense entre l'arrière et le front situé à Charmes, à moins de vingt kilomètres. Des trains bondés transportaient les troupes qui transitaient par la gare de Mirecourt. Certains régiments étaient cantonnés dans la ville. Les morts et les blessés évacués y revenaient. Les réfugiés y affluaient. Des entreprises (comme l'usine à piles de Nancy) s'y repliaient. Au début de la guerre, l'école avait été réquisitionnée durant six mois pour loger les familles qui fuyaient les bombardements. Les collège et lycée s'étaient transformés en hôpitaux. Beaucoup d'activités avaient été prises en main par les femmes, les anciens, et les enfants présents au milieu de tous les événements qui agitaient la ville.

Une vie rude

Dans les ateliers de lutherie demeurés ouverts, ce qui n'avait pas changé était le rythme intense de travail à fournir pour parvenir à peine à survivre, comme le rappelle Pierre Enel : « A ce moment là, vous savez, ce n'était pas drôle. Il n'y a pas que les luthiers qui travaillaient beaucoup, tout le monde travaillait, on ne parlait pas de vacances ni de loisirs. On travaillait 14, 15 heures par jour ». Les apprentis restaient à l'établi comme les adultes 10 heures par jour. La discipline était stricte. Pierre Enel évoque la crainte de contrarier les adultes et l'impossibilité de s'opposer à leur autorité : « « De mon temps, on ne demandait pas leur avis aux enfants. Tu feras ci, tu feras ça, et encore autre chose. Il n'y avait rien à dire ».

La mère de Jean Villaume décida de même, en l'absence du père de famille parti à la guerre, de mettre son plus jeune fils, Jean, en apprentissage chez Léon Mougenot. Ses deux autres fils s'y trouvaient déjà. L'un d'eux sera mobilisé et mourra à la guerre. En tant que fils de luthier, ce qui était le cas de Jean Villaume, apprendre ce métier n'était pas vraiment un choix. C'était une orientation qui s'imposait naturellement et qui, d'une manière générale, pour beaucoup de jeunes Mirecurtiens, allait presque de soi dans le contexte économique des années 1910, où la lutherie avait connu un grand essor. Par contre, ce que la guerre avait modifié était la voie de transmission de la profession qui ne passait plus nécessairement par la filiation et par l'atelier familial lorsqu'il y en avait un. Jean Villaume commença son apprentissage le 1^{er} octobre 1917, trois semaines avant d'atteindre ses douze ans. Il était si petit de taille, se rappelait-il, qu'il avait fallu lui installer une rehausse pour qu'il atteigne l'établi. Léon Mougenot avait à cette date « une demi-

douzaine d'apprentis » selon Gustave Villaume.

De manière générale, la quantité de travail à fournir pour chaque individu était énorme, ressentie comme très contraignante par les enfants. Les luthiers interrogés qui étaient apprentis au début du XXe siècle sont unanimes sur ce point. Jean Villaume précise les conditions horaires de son apprentissage : « C'était une vie de boulot... On faisait 60 heures par semaine. On commençait le lundi matin à 7 heures jusqu'au samedi soir... On faisait de 7 heures du matin à midi et de 1 heure à 6 heures du soir. » Dans les petits ateliers, on travaillait le lundi, contrairement aux fabriques où c'était le « jour du luthier », consacré au « paquis », le jardin, et à une relative détente.

L'apprentissage durait trois ans. Il n'y avait pas de contrat écrit, ni de rémunération pour les apprentis. Les Mirecurtiens cependant avaient un avantage : ils ne payaient pas pour apprendre le métier, au contraire des jeunes gens arrivant de l'extérieur. Pendant la Grande guerre, plus personne ne venait apprendre la lutherie à Mirecourt en dehors des Mirecurtiens. Pour encourager les apprentis à bien travailler, de petites gratifications étaient pratiquées au gré du patron comme le dit Eugène Guinot, né en 1905 et apprenti à 12 ans chez Émile Audinot : « De mon temps, on n'était pas payé. On n'était payé qu'au bon vouloir du patron, quand il était content, il nous donnait la pièce, c'était tout. »

Pour récompenser les meilleurs apprentis, enfin, un concours annuel était organisé avant la guerre par le Syndicat des patrons luthiers. Ainsi, Gustave Villaume se souvient qu'il avait décroché un 1er prix à chacune des trois années de son apprentissage (de 1911 à 1913), et dit à quel point la récompense de la dernière année avait été pour lui importante : « C'était quelque chose ! Ils m'ont donné un livret de caisse d'épargne, plein d'argent, et un atelier de luthier complet. »

Après les heures d'atelier, afin de compléter leurs maigres salaires, les luthiers faisaient des violons, à la maison, payés à la pièce. On appelait ce travail les « temps perdus ». Mais au-delà de ce labeur écrasant, les luthiers de Mirecourt étaient réputés pour leur goût des farces et de la plaisanterie. La vie dans les ateliers, si elle exigeait habileté et rapidité au travail, permettait aussi des moments de gaieté. Pendant la guerre, avec le départ massif des ouvriers, cette ambiance n'existait plus, comme le dit Pierre Enel : « Moi, j'y étais pendant la guerre de 14, donc la fameuse ambiance connue avant, moi je n'ai pas connu ça. Je suis parti tout de suite après la guerre à Paris. J'avais à peine 16 ans. Et alors l'ambiance à l'atelier à Paris, ça n'avait rien à voir avec Mirecourt ».

Le chahut des apprentis dès que le patron s'absentait est par contre mentionné par les frères

Villaume qui en riaient encore en 1982 en racontant comment les apprentis avaient fait sauter la tête des bouteilles bouchés (du patron) à coup de révolver et dissimulé le tout avant qu'il ne revienne. Cela prouve aussi que pendant la guerre, il n'y avait pas d'adulte dans l'atelier si ce n'est le patron.

Des pommes de terre dans les poches

Les familles d'où provenaient les apprentis luthiers étaient en majorité pauvres ou de condition très modeste. La guerre avait aggravé leurs difficultés à se nourrir. La part de pain ayant été restreinte, Jean Villaume raconte que sa mère faisait cuire des pommes de terre « en robe des champs » et qu'après un réveil pénible et difficile en tant qu'enfant, il partait tôt le matin à l'atelier avec des pommes de terre dans les poches : « Comme c'était la guerre de 14, on avait 200 gr de pain... Alors l'hiver, la mère nous faisait des pommes de terre, et puis on en mettait dans la poche, l'hiver, et on filait comme ça ».

Les luthiers avaient tous un lopin de terre où ils cultivaient légumes et légumineuses. Certains élevaient de la volaille ou des lapins et cet apport semble avoir été indispensable pour se nourrir. La viande était rare. « Le gros plat », dit Pierre Claudot, c'est-à-dire le plat du dimanche ou le plat de fête, « c'était le pot-au-feu. Sinon, on mangeait des pommes de terre, des lentilles, des pois cassé, des légumes secs, des nouilles, mais surtout des pommes de terre ». Les enfants dès qu'ils étaient en âge de manier la bêche contribuaient aux activités de jardinage et avaient pris le relai des hommes pendant la guerre : « Après, quand j'ai été plus grand, on arrivait à récolter 300 kg de pommes de terre pour l'année. On avait une cave dans laquelle on mettait les pommes de terre et jusqu'au printemps, on vivait sur cette réserve (Pierre Claudot). Les enfants participaient pleinement à la vie domestique. Ils étaient mobilisés pour cueillir, pour glaner, pour ramasser du bois ou du crottin d'animaux qui servait de combustible, comme le décrit Pierre Claudot qui connaissait ces difficultés avant même la guerre de 14 puisqu'il était déjà orphelin de père à cette date : « Les fruits [mirabelles et pommes], on les avait gratuitement, parce que les gens nous disait d'aller les cueillir sur les arbres, il y en avait beaucoup, il n'y avait qu'à aller les ramasser. Le jeudi on était de service pour aller cueillir des fruits, on allait glaner aussi dans les champs de blé, on faisait même des plats avec le blé, ma mère se débrouillait avec tout ce qu'on trouvait, rien n'était perdu ». Enfin, pratiquement personne n'avait l'eau courante ni l'électricité. Les

enfants participaient aux corvées d'eau pour remplir les seaux à la fontaine et évacuer les eaux usées car en hiver le tuyau gelait.

La seule pièce chauffée de la maison était la cuisine où se retrouvait la famille le soir, chacun avec un ouvrage à la main : les hommes qui étaient luthiers, avant d'être mobilisés à la guerre, taillaient le bois, les femmes dans beaucoup de foyers faisaient de la dentelle ou de la broderie, les enfants après leurs devoirs se rendaient également utiles en assistant leurs parents. Les récits recueillis auprès des anciens luthiers montrent que, malgré le travail toujours présent, la veillée était un moment valorisé où s'échangeaient les impressions, les histoires et les nouvelles du jour.

Jean Villaume rappelle la simplicité de cette vie, aussi bien à la maison qu'à l'atelier à la période de son apprentissage pendant la guerre: « Remarquez, on n'était pas malheureux, on ne connaissait pas la vie de maintenant, il n'y avait pas de voitures, il n'y avait pas de TSF, il n'y avait même pas de radio quand j'ai commencé [en 1917]. Une fois 25, les années 30, il y avait déjà des postes de radio, mais avant il n'y avait rien du tout ». Les loisirs étaient limités et ne nécessitaient pas de grands moyens : « Le dimanche, on allait se promener à Poussay, Mattaincourt, toujours à pied. Il y avait un petit bal à Poussay, on était jeune homme, on allait là-bas, on buvait une cannette ou deux, et puis on revenait... Et puis l'hiver, il y avait un cinéma ici [...], on allait au cinéma, ça coûtait 10 sous ».

La guerre, malgré les bouleversements et les désastres humains qu'elle occasionnait, allait fournir aux enfants l'occasion de « vacances terribles », comme le raconte Pierre Claudot, qui devint apprenti luthier après la guerre en 1920.

La guerre en jouant à la guerre

Les distractions des enfants étaient centrées sur la guerre. Pierre Claudot qui avait 8 ans en 1914 n'était pas le seul à collectionner les éclats d'obus. Il souligne la fascination, pour les enfants, exercée par le « remue-ménage terrible » produit par la guerre à Mirecourt. C'était « un cinéma extrêmement vivant » : « On était près du front à Mirecourt, les Allemands étaient à Charmes, on entendait le canon. Mais pour nous, c'était des vacances terribles, parce que là, on allait partout, on allait faire l'entraînement avec les soldats, les manœuvres. On n'allait plus à l'école parce qu'il y avait les réfugiés qu'il fallait loger dans l'école. » Les enfants suivaient de près le déplacement des troupes : « Il y avait toutes sortes de corps d'armée qui passaient. Il y avait des cavaliers, des cyclistes, des fantassins, enfin, ça changeait sans arrêt, pour nous, c'était une

aventure... Alors on allait faire l'exercice avec les soldats, on les accompagnait quand ils partaient, on allait les chercher quand ils arrivaient, c'était formidable, on vivait avec eux dans les cantonnements, on mangeait avec eux, enfin, c'était quelque-chose vraiment...». Les enfants de Mirecourt privés d'école étaient ainsi devenus les témoins privilégiés et attentifs de tous les préparatifs que les soldats faisaient juste avant de monter au front : « On allait faire l'exercice avec des cavaliers qui étaient sans monture parce qu'on commençait à leur apprendre le travail du sabre avant de les faire monter sur leurs chevaux. Parce qu'ils auraient pu couper les oreilles de leurs chevaux. Ils faisaient des moulinets, alors nous, on était derrière, on avait des bâtons et on faisait des moulinets, pareil ». Cette récréation inattendue avait propulsé les enfants au centre des événements tragiques qui se déroulaient à Mirecourt : « On était partout, on suivait tout, on portait les fusils des types, ils ne demandaient pas mieux d'ailleurs, les trouffions, ils avaient leurs sacs avec leurs affaires, ils avaient leurs cartouchières pleines de cartouches, ils avaient des grenades, ils avaient leurs fusils. Alors nous, on prenait un fusil pour les aider, on allait les accompagner jusqu'au village voisin et puis on leur rendait leur fusil parce qu'on ne pouvait pas aller plus loin. On retournait à pied ». C'était, dit Pierre Claudot, « la nouveauté sans arrêt. Il fallait aller à l'enterrement des morts, c'était nous qui faisions les haies d'honneur. Il fallait aussi s'occuper des réfugiés, on allait voir les soldats qui passaient et qui étaient visités par leurs officiers, on assistait aux prises d'armes avant qu'ils montent au front » ; « on allait à la gare voir les trains de prisonniers qui arrivaient, parce qu'il y avait des prisonniers allemands aussi, et puis il y avait également les blessés qui arrivaient, qu'il fallait amener à l'hôpital ; les collèges et les lycées avaient été transformés en hôpital ».

Mais la calamité de la guerre rattrapait vite les enfants puisque, dit Pierre Claudot, « c'est toute une génération qui est morte » ; « quand les nouvelles arrivaient [du front], c'était toujours des gens à qui on venait annoncer qu'un de leur fils était mort, ou leur mari, enfin, ce n'était pas marrant. Et puis naturellement, il y avait les restrictions, de moins en moins de nourriture, de plus en plus de difficultés à se nourrir. C'était vraiment une époque horrible ».

Un nouveau contrat pour les apprentis luthiers

A la fin de la guerre, le bilan est lourd à Mirecourt. De nombreux luthiers ont perdu la vie. D'autres sont revenus diminués, blessés ou gazés. Certaines Maisons ont perduré pendant la guerre grâce aux femmes qui ont endossé le rôle des hommes. Louis Jeandel, fabricant de

chevalets, cite deux cas de ce type dans sa famille lors de situations de crise, l'une avant la Grande guerre et l'autre de 1910 jusqu'à la fin de la guerre : « La grand-mère s'est trouvée veuve deux fois, et elle a continué à travailler seule. Elle a dirigé la maison avec des ouvriers, et à ce moment là, ça avait pris assez d'importance parce qu'ils faisaient du travail pour Mirecourt, du débit de bois pour les usines de Mirecourt [...] Et puis quand elle est décédée, vers 1910, je crois, c'est sa fille qui lui a succédé. Sa fille a tenu un bon moment, et puis à la première guerre mondiale, elle s'est trouvée veuve aussi et j'ai racheté [après la guerre] cette affaire ici pour la joindre à celle de mon père, qu'il avait créée en 1895 ».

En fait, beaucoup de femmes de luthiers jouaient déjà un rôle actif dans l'entreprise : par exemple, l'épouse de Léon Mougenot vernissait et montait les violons, ainsi que l'indique Philippe Dupuy ; la grand-mère de Charles-Alfred Bazin fabriquait la colophane pour l'atelier d'archèterie de son mari ; Gabrielle Laberte, épouse d'Auguste Laberte, assurait la comptabilité de la manufacture.

Après la guerre, la disparition des anciens va inciter les plus jeunes à s'installer à leur compte. Comme le souligne Charles-Alfred Bazin : « Ce qui a poussé à l'installation des ouvriers [comme patrons], c'étaient les guerres ». De manière plus générale, les crises semblent avoir encouragé les ouvriers à l'autonomie, sachant que la pérennité des petites Maisons reposait le plus souvent sur une équipe restreinte comprenant un ou deux ouvriers, à la merci d'un décès, d'un incendie ou d'une mésentente.

Les fils de patrons qui reprennent l'affaire familiale ont souvent des conceptions plus ambitieuses que leurs prédécesseurs. C'est le cas de Louis Jeandel qui regroupe deux entreprises familiales et devient ainsi après la guerre le seul fabriquant de chevalets en France. Marc Laberte, également, prend en 1919 la direction de la maison fondée en 1876 sous le nom de Laberte Humbert Frères par son oncle Maurice Emile et son père Auguste (qui se retire à 70 ans). Il étend la surface d'activités de l'entreprise en s'associant à Fourier Magnié. Mais ce dynamisme économique concerne surtout les manufactures qui n'ont pas besoin de main d'œuvre qualifiée. Par contre, dans le domaine de la lutherie artistique, un vide véritable s'est créé. Le nombre d'artisans luthiers capables de fabriquer un violon complet et de qualité s'est fortement amoindri. La transmission du savoir, qui avait souvent un caractère familial, est interrompue dans certains ateliers. Enfin, la lutherie artisanale, très exigeante en compétences mais peu rémunératrice, est fortement concurrencée par la lutherie industrielle. Pour des tâches moins qualifiées, les manufactures offrent des salaires équivalents si ce n'est supérieurs à ceux que peuvent dégager

les petits ateliers. Au lendemain de la guerre, se pose donc un vrai problème de recrutement : « Les gens ne voulaient plus travailler gratuitement pendant trois ans pour apprendre un métier qui n'était pas tellement rémunérateur », dit Pierre Claudot.

Comme le décrit Charles-Alfred Bazin pour l'archèterie, la demande devient rapidement supérieure à l'offre, faute de vivier de recrutement : « J'entre en apprentissage en 1922. C'était l'après-guerre. Tout le monde manquait de lutherie d'archets, l'Amérique, tous les pays du monde... Ça travaillait à plein tube, on n'avait pas assez d'ouvriers ».

Pour assurer la relève et relancer la lutherie artistique, les patrons des grandes Maisons (Laberte-Magnié et Thibouville-Lamy) qui produisaient des instruments manufacturés, mais également certaines belles pièces à l'ancienne, prennent une mesure inédite. En 1920, ils instaurent un apprentissage qui pour la première fois est rémunéré et pris en charge par le patronat⁴. La condition est que l'apprenti soit originaire des familles ouvrières de la région de Mirecourt. Pour ceux qui viennent de l'extérieur, l'apprentissage demeure payant.

Pierre Claudot, orphelin, explique que c'est grâce à ces nouvelles dispositions, qu'il a pu apprendre la lutherie, renouant ainsi avec le métier de son père et de plusieurs de ses ancêtres. La même situation se produit pour d'autres luthiers interrogés comme Jean Eulry qui se formera chez Laberte à la profession de son père, mort au front, ou encore de Robert Baumann, également orphelin (dont le père fabriquait des étuis de violons), qui fera son apprentissage chez Thibouville.

Le statut d'apprenti est alors régulé par un contrat en bonne et due forme établi par la Chambre Syndicale Patronale des Luthiers de l'Arrondissement de Mirecourt. Douze articles en déterminent les conditions qui sont jugées avantageuses pour l'époque, notamment à cause du salaire fixe versé à l'apprenti. Cet apport, bien que minime, contraste avec les anciennes formules d'apprentissage. Par ailleurs, le quota horaire des apprentis diminue d'une heure par jour, passant de 60 heures par semaine à 54 heures. La journée pour eux commence non plus à 7h du matin mais à 8h. L'allègement des heures de travail se poursuivra : « Après la guerre, vers 1924-25, ils nous donnaient le samedi après-midi, ils appelaient ça la 'semaine anglaise' », se rappelle Jean Villaume.

⁴ A ce sujet, voir Hélène Claudot-Hawad, 2013, « Devenir luthier au début du XXe siècle. De la Grande guerre à la récession des années 1930 », in *Mirecourt, La ville et ses métiers*, Fédération des sociétés savantes des Vosges, pp. 119-136.

Dans les grandes Maisons, avec le nouveau contrat de formation, les apprentis bénéficient d'un encadrement conséquent, puisque, comme le précise Pierre Claudot, il y avait chez Thibouville, la première année, d'abord deux puis quatre puis six apprentis pour deux maîtres et un contremaître. Ces derniers étaient rémunérés à l'heure pour leurs activités de lutherie et de formation des apprentis, si bien qu'ils avaient moins le souci de la productivité que les artisans payés aux pièces et pouvaient se permettre de consacrer plus de temps aux apprentis : « Qu'ils nous apprennent ou qu'ils fassent leur travail de luthier pour produire, pour eux, ça ne posait pas de problème » (Pierre Claudot). Pour stimuler le travail des apprentis, des primes sont créées et les concours annuels se poursuivent pour récompenser les meilleurs d'entre eux.

Cependant, les salaires que peuvent espérer les jeunes luthiers qui arrivent sur le marché du travail après la Grande guerre sont toujours aussi bas. Plusieurs abandonnent rapidement la lutherie artisanale pour s'orienter vers la lutherie industrielle. Pierre Claudot évoque son collègue d'apprentissage, Meyer, qui « a vite abandonné. Il a pensé que ce n'était pas assez payé, et il a pris du travail à la chaîne.[...] Effectivement ça rapportait plus. Mais enfin c'était un travail sans intérêt, toujours répété, toujours le même ».

Pour un luthier débutant, continuer la lutherie artisanale impliquait donc beaucoup de ténacité. L'une des motivations, on le voit, était aussi l'intérêt créatif du métier, c'est-à-dire, à partir d'un bloc de bois, faire naître un violon à l'aide d'opérations diversifiées. Il était indispensable de poursuivre les efforts pour se perfectionner bien après l'apprentissage. « C'est en changeant d'ateliers et de maîtres que l'on apprend beaucoup », dit Pierre Claudot qui, six mois après la fin de son apprentissage chez Thibouville, partit chez Amédée Dieudonné : « Avec lui vraiment, j'ai appris des choses. C'était un type très exigeant. A chaque fois qu'on faisait un travail, il fallait lui montrer. Alors, il faisait la critique. Il disait : 'ça, ça ne va pas ; ça, ça ne va pas' ! Et c'est comme ça qu'on progresse quand même ! Il y avait une critique continue du travail ». Dans cet atelier, Pierre Claudot était payé à l'heure et non plus aux pièces, ce qui lui offrait davantage de possibilité de recherche pour améliorer sa « façon ».

Pour certains jeunes luthiers, « s'en sortir » signifiait aussi partir de Mirecourt et connaître ce qui se faisait ailleurs. Pierre Enel, juste après son apprentissage, va travailler à Paris et parfaire sa formation chez Charles Enel, son oncle. Gustave Villaume est embauché chez Jacquot à Nancy. Pierre Claudot rejoint la maison Granier à Marseille en 1928.

Parmi les témoins interrogés (et sans compter les fils de patron qui ont repris l'entreprise

familiale), seuls les luthiers qui sont partis à l'extérieur ont fini par s'installer plus tard à leur compte.

L'image du « luthier forçat » d'avant guerre, selon l'expression de Louis Jeandel, ne va donc pas s'estomper tout à fait. Mais un nouveau profil du luthier s'élabore en dehors de son établi, celui de l'artisan qui prend le temps d'être également musicien. C'est le cas d'Amédée Dieudonné qui est violoniste et dirige l'orchestre qu'il a monté à Mirecourt, à son retour de Bruxelles où il a travaillé plusieurs années en menant de front ses activités de luthier et de musicien. Comme le dit Louis Jeandel qui jouait lui-même du violon, « il y avait tout de même un peu de loisirs, alors on faisait de la musique, oui, surtout de la musique. Il y avait une harmonie avec des instruments à vents et ensuite une philharmonique avec des instruments à cordes ». La plupart des jeunes luthiers de l'après guerre jouent ainsi dans l'un ou l'autre orchestre de Mirecourt. Enfin, certains d'entre eux, en majorité luthiers et archetiers, ont également pour objectif de distraire la ville. Ils créent vers 1925 la « Corporation des célibataires endurcis et leur harmonie » qui organise, sur le mode loufoque, des parades musicales ou « cavalcades »⁵, des animations de bals, des concours de pêche, l'enjeu principal étant de rire. « On était de bons vivants et on voulait amuser Mirecourt », comme le raconte Charles-Alfred Bazin : « On se promenait avec une roulotte qu'on tirait à bras, on mettait une cage d'oiseau avec un squelette de hareng dedans, et puis on s'arrêtait au coin des rues. Je me rappelle, une année, j'étais déguisé en gitane parce que j'avais des grands cheveux, hein, j'avais laissé dépassé deux belles boucles comme ça, un beau foulard rouge dans les cheveux, ma mère m'avait fait un boléro [...], moi je vendais des horoscopes ». Malgré son activité débordante, le groupe cependant ne parviendra pas à récolter suffisamment de recettes pour son projet d' « offrir un kiosque musical à la ville ».

Pour conclure, la Grande guerre a profondément bouleversé la vie à Mirecourt. La disparition de nombreux luthiers pendant le conflit, conjuguée à l'essor de la lutherie industrielle, ont mis en péril la lutherie artistique. Pour relancer la fabrication artisanale des instruments à cordes frottées, un plan d'urgence initié par les patrons des grandes Maisons a abouti à un contrat d'apprentissage rémunéré. Ces nouvelles conditions ont ramené à la lutherie beaucoup d'enfants, et notamment les enfants de luthiers devenus orphelins qui, sans ces nouvelles dispositions, n'auraient pas pu consacrer trois ans à apprendre le métier sans rétribution ni garantie de rémunération suffisante une fois formés. En effet, ce qui n'avait pas changé à Mirecourt était le salaire de misère des

⁵ Voir les chansons composées par Robert Salviac pour le groupe, publiées par Les Amis du Vieux Mirecourt dans le *Bulletin de l'Association* n°8 (octobre 2012) : « Spécial chansons sur Mirecourt ».

ouvriers luthiers. Les petites Maisons n'avaient qu'un rôle de sous-traitants et fabriquaient essentiellement pour les ateliers-magasins de leurs confrères installés dans les grandes villes françaises ou étrangères, qui seuls avaient accès à la clientèle nationale et internationale. Cette grande inégalité dans la distribution des rôles et des rétributions continua à affaiblir les luthiers mirecurtiens et à rendre leurs œuvres anonymes. Comme le dit Louis Jeandel, « les luthiers de Paris ont commis une grande faute, c'est qu'ils ont toujours affamé les petits fabricants de Mirecourt, les artisans qui fabriquaient, en petit atelier de deux ou trois ouvriers, des violons de très bonne qualité ». C'est pourquoi, dès les prémices de la crise de 1930, les luthiers de Mirecourt seront à nouveau dans la tourmente et beaucoup d'entre eux, en dépit de leurs compétences durement acquises, devront abandonner définitivement leur métier.

Auteurs des témoignages :

Robert BAUMANN (1907-1986) ; Charles-Alfred BAZIN (1907-1987) ; Pierre CLAUDOT (1906-1996) ; Pierre ENEL (1903-1984) ; Jean EULRY (1907-1986) ; Eugène GUINOT (1905-1991) ; Louis JEANDEL (1895-1984) ; Cécile LABERTE (1905-1999) ; Yves MORIZOT (né en 1937) ; Gustave VILLAUME (1899-1983) ; Jean VILLAUME (1905-1989)

Toutes les enquêtes datent de 1982 sauf celles menées avec Pierre Claudot en 1981 et 1988.

Iconographie

1. Les enfants de Mirecourt, carte postale
2. « Corporation des célibataires endurcis avec leur harmonie » (au 1^{er} rang à G., Pierre Claudot ; au 2^e rang, de G à D, Albert Claudot (2^e), Pierre Enel (5^e), Coco Marchand (6^e). (Coll. P. Claudot)
3. La Musique Municipale en 1924 (coll. P. Claudot)
4. Mirecourt avant la Grande guerre : la Rue Villaume, carte postale
5. L'école communale de garçons, carte postale